

Rosiska Darcy de Oliveira : pédagogue : [1ère partie]

Autor(en): **Grandjean, Martine / Darcy De Oliveira, Rosiska**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **67 (1979)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-275590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rosiska Darcy De Oliveira pédagogue

Vous êtes une de ces femmes dont on dit qu'elles ont «réussi». Vous avez un enseignement à l'Université de Genève sur la formation des femmes, vous avez fondé l'Institut d'Action Culturelle (I-DAC), vous donnez des conférences un peu partout, sur l'éducation et/ou sur les femmes en mouvement. Comment en êtes-vous arrivée là ?

Reconstituer une vie en si peu de temps n'est pas facile. Peut-être devrais-je au début dégager quelques points de repère.

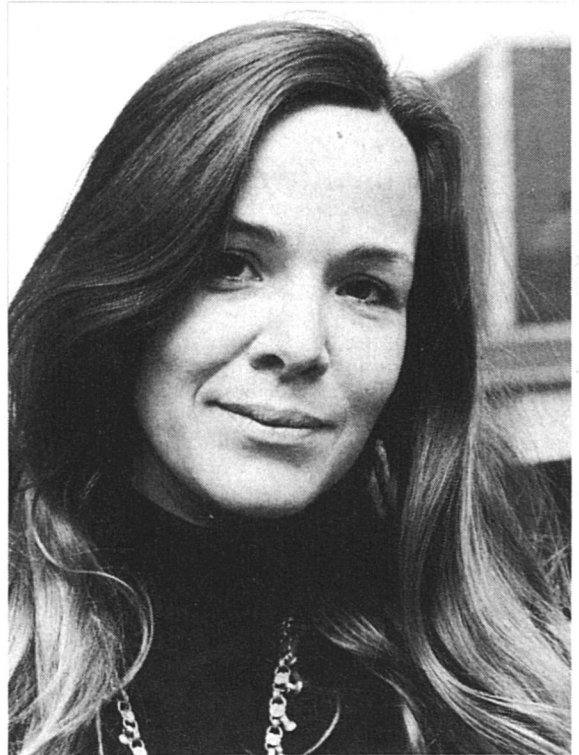
Brésilienne, d'origine bourgeoise, ayant appartenu au un pour cent de la population du Brésil qui est arrivé à l'université, je me suis donnée intuitivement une profession d'homme: j'ai choisi de devenir avocate. Il y avait en cela un premier signe de révolte, une sorte de refus de ce qu'était la condition féminine, en tous cas pour les filles de ma génération au Brésil. Choisir une profession d'homme signifiait: je ne me conforme pas, je ne veux pas être comme toutes les autres.

Cela n'a pas empêché que je me marie et, malgré ma «condition de femme», que je m'intéresse à la politique. Or, j'appartenais à cette époque, c'est-à-dire après le coup d'Etat militaire de 1964, à une génération pour laquelle toute participation à la politique a été bouchée par la dictature. Là non plus, je ne me suis pas conformée, et le résultat en fut l'exil.

L'exil a conféré à ma vie un aspect particulier qui, en général, touche peu de femmes. En effet, le grand défi posé aux femmes me semble être celui de la création, devenir soi-même dans un monde qui n'est pas fait pour elles. Les femmes doivent toujours être le reflet de quelqu'un ou de quelque chose, une image préconçue à laquelle elles s'adaptent. Or l'exil, pour les hommes comme pour les femmes, représente en soi un défi de création, dans la mesure où il est avant tout une perte d'identité. Par l'exil vous êtes forcé, que vous le vouliez ou non, de créer quelque chose, de vous créer vous-même. C'est en tous cas ainsi que je l'ai vécu, une fois que j'avais été privée de mon identité — et par là j'entends tous les traits généraux d'une identité: ma famille, ma profession, ma langue, mon pays. En outre, je me suis trouvée dans une culture profondément étrangère, vu les différences qu'on peut bien imaginer entre les cultures sud-américaine et européenne, et le premier défi qui m'était posé fut donc de me recréer.

C'est au moment de cette re-création que j'ai eu la chance inouïe de me trouver mise en contact avec le Mouvement de Libération des Femmes. Et je peux dire, sans danger d'exagération, que c'est probablement le MLF qui m'a permis de surmonter l'exil.

Vous m'avez qualifiée, au début de cet entretien, de femme qui a «réussi». Je tiens à préciser que, d'une part, je ne désire pas réussir dans le sens clas-



sique du mot et que, d'autre part, l'exil est exactement le contraire: un échec.

Le MLF passait plutôt, surtout à ses débuts, pour une «bande d'excitées». Surmonter une expérience aussi traumatisante que l'exil par sa participation au MLF peut surprendre...

Je vais vous expliquer pourquoi. D'abord, parce que le MLF m'a permis de considérer la table rase que j'avais été obligée de faire de moi-même non comme un handicap mais comme la feuille blanche sur laquelle on peut tout écrire. Et cela fut extrêmement positif. Le MLF, même pour celles qui n'étaient pas dans ma situation, était la découverte d'un exil, l'exil des femmes dans le monde des hommes. Pour une fois, je n'étais pas inadaptée, j'avais «seulement» un double exil, ce qui fut également positif puisque «moins plus moins = plus»!

Je me suis trouvée à Genève entourée de femmes qui essayaient toutes de se trouver une nouvelle identité. C'est cela que j'appelle un processus de formation, en ce que ce mot a de plus pur, c'est-à-dire la possibilité de construction de soi. J'ai donc milité à l'intérieur des groupes du MLF pendant un certain nombre d'années, au cours desquelles, en même temps, je devais aussi me réinventer professionnellement. Ca, c'est un autre chapitre de ma vie!

Suite en p. 14

Bibliothèque Publique
et Universitaire de
1205 GENEVE

J.A. 1260 Nyon Mai 1979 N° 5
Envoi non distribuable à retourner à
9, rue du Velodrome 1205 Genève

grand
passage

le premier des grands magasins genevois

